

# TROISIÈME PARTIE

ŒUVRES PRIMÉES au CONCOURS

DE L'ACADÉMIE DE L'ILE DE LA RÉUNION



# NOUVELLES

---

1<sup>er</sup> PRIX



Devise :

*La langue n'a point li zos*

Auteur — **WELCOME OZOUX**

AVOCAT A BORDEAUX

---

## Polycarpe & Philomène

---

Au coin des rues de Paris et du Grand-chemin à St Denis, Philomène, jeune négresse de dix neuf ans, vient, d'un brusque retrait des bras et des hanches, d'éviter l'attaque galante d'un jeune créole arrêté sur le bord du trottoir. Il l'attendait, l'ayant vue venir de loin, et à son passage il avait étendu la main pour lui prendre le bras.

Digne, d'une dignité courroucée, Philomène a dressé son buste, levé la tête en bataille, et pressé le pas. Ses pieds nus touchent à peine le sol, et ses lèvres un peu lippues et incolores mâchonnent nerveusement quelque véhémence protestation.

Lui, bien découplé, le chapeau de paille en arrière, vêtu d'une chemise d'indienne, d'une veste et d'un pantalon de percale noire, a emboîté le pas. Au coin de rue suivant, ils se sont rejoints. — « Touçe pas moin, p'tit noir ! » — et Philomène sur cette injonction s'écarte et descend le trottoir. Mais il la suit, découvrant dans un sourire heureux une dentition éclatante et la fraîcheur un peu blême de ses gencives. Alors Philomène s'arrête : — « Quoi ça vi veux ? » — « Mi conné pas vous, moin ! Insolent ! » — Et elle s'apprête à reprendre sa course, quand d'un geste sans brutalité il la prend par le bras et la retient. Sans s'effrayer de l'éclair des deux yeux qui plantent leur fureur dans les siens, il lui dit : — « Fais pas la méçante memb'zelle Philomène, mi conné à vous, moins ! nous la zoué ensemb', là bas côté Bitor quanq'vous l'éte p'tite ; vi rappelle pas Polycarpe ? — Polycarpe ! A ce nom qui éveille en effet dans son souvenir, un écho sympathique, Philomène se dégage un peu, mais le regarde encore méfiante. — « Polycarpe Dieudonné ? Mi reconné pas vous ! D'où ça q' vi vient ? » — Et la paix étant faite, les voilà qui reprennent le trottoir côte à côte en remontant la rue.

Polycarpe lui raconte sa vie depuis son plus jeune âge, depuis qu'ils se sont quittés. Il habitait alors au Butor où son père était journalier à l'établissement de marine. Sa mère, Philomène le savait bien, il ne l'avait jamais connue, puisqu'elle était morte en le mettant au monde, et quand le père était à son travail, Polycarpe venait avec lui, grimpait sur les ballots de marchandises dans les magasins, ou passait des journées dans les pirogues et les bateaux.

Parfois on l'embarquait dans quelque chaloupe qui faisait le va et vient entre l'appontement de bois et le navire en rade. Son petit cœur avait souvent battu la breloque dans ces rapides traversées sur une mer toujours houleuse et démontée, mais il se raidissait, faisait bonne figure, et Poly-

carpe sentait naître en lui la vocation de marin. La journée finie, on rentrait dans la case où celle qui remplaçait sa mère avait préparé le riz et le bouillon de « brèdes », fait griller le quartier de poisson salé d'Amsterdam. Mais cette femme n'aimait pas Polycarpe, et Polycarpe ne l'aimait pas ; en sorte qu'il s'échappait le plus souvent, courait sur la route, s'amusait avec la marmaille, et c'est là qu'il avait connu Philomène. « — Oui, disait Philomène, mi rappelle bien ! » — et elle évoquait pour lui en lui donnant amicalement la réplique, les parties de marelle ou de « billes dans l'trou » — « les moutaï » ou gâteaux Indiens mangés ensemble en cachette des autres, et cette bataille où Polycarpe avait été son défenseur contre trois petits « malabars » qui voulaient la battre, et qu'il avait mis en fuite.

Ils étaient arrivés au Rond-Point du « Jardin-du-Roi » dont la vaste allée s'ouvrait devant eux, et tout au fond, s'éclairait violemment sous le soleil la colonnade blanche du Muséum.

Instinctivement ils étaient entrés, et sur un banc, au dessus de la pièce d'eau, ils s'étaient assis en confiance tous les deux, comme de vieux amis qui ne s'étaient jamais quittés. Un instant ils s'amusèrent aux évolutions des « gouramiers » qui par troupeaux venaient au dessus de l'eau ouvrir leur bouche ronde, et replongeaient brusquement dans un frémissement de tout leur corps, en faisant zigzaguer entre deux eaux le reflet doré de leurs écailles roses. Et puis, ils reprirent leurs confidences, et Philomène apprit ce qu'elle n'avait jamais su, — car elle même avait quitté le Butor à ce moment, — l'entrée de Polycarpe chez les Frères de la Doctrine chrétienne, rue St Joseph, sa première communion, et enfin son embarquement comme mousse à bord de la « Désirée ».

— « Vous l'a voyazé ? Où ça q' vous la été ? — » Et Polycarpe avec fierté lui avait dit : — « A Belle Isle à ordre »

— Où était Belle Isle à ordre ? Elle même avait été quelque temps à l'école des sœurs, mais elle n'avait jamais entendu parler de ce pays-là ! Polycarpe ne put s'empêcher de rire, et content de sa supériorité, il lui expliqua que Belle Isle était un pays de France, une île dans une mer bien méchante, et qu'on disait partir pour Belle Isle à ordre, quand on expédiait les navires là bas pour attendre les ordres de l'armateur. Il n'avoua pas qu'il avait longtemps fait comme Philomène, qu'il avait cru que c'était un nom de pays, et qu'il devait à la moquerie des matelots, de pouvoir en ce moment faire le savant. Son amie, prompte à la susceptibilité, avait pris un air un peu pincé ; mais comment en vouloir à un « p'tit noir » de vingt ans qui a vu la France ? Et elle rit aussi en se trémoussant. Même elle exagéra pour faire comprendre qu'elle s'amusait bien là, tout à côté de Polycarpe ; et l'éclat de son rire fit envoler une dizaine de moineaux qui picoraient dans le sable, et plonger les gouramiers engourdis à fleur d'eau.

Quand il eût raconté sa vie à bord, les gros temps et les coups de chien, les cyclones dans le canal de Mozambique, sur son trois mâts à voiles la Désirée, expliqué ce qu'était Belle Isle, Saint-Nazaire, la rivière de Nantes, et commis quelques énormités géographiques dont Philomène ne s'aperçut pas, il fallut que celle-ci racontât à son tour ce qu'elle était devenue.

Sa vie, il le comprenait bien, avait été beaucoup moins agitée que la sienne. Sans père, — ne l'ayant jamais connu — au moment où Polycarpe entra chez les Frères, elle même entra chez les sœurs, à la Providence. Une famille charitable qui employait sa mère, avait ou payé pour elle, ou obtenu gratuitement la pension chez les « Filles de Marie », et elle en était sortie pour gagner sa vie à son tour. Femme de chambre, elle allait reprendre son travail dans une maison de la rue de la Source très voisine, où elle entra après une course faite pour sa maîtresse dans les bas de la ville. Mais

elle habitait chez sa mère, dans la rue du Ruisseau des Noirs, et son travail l'occupait de 6 h. du matin à 6 h. du soir. Elle s'enquit du père de Polycarpe — « La fini mort » — Un jour de coup de vent, la chaloupe qu'il montait avait chaviré. Fort nageur, il avait essayé de gagner la côte, et déjà paraissait l'atteindre, quand tout à coup on le vit disparaître. Peu d'instant après, un flot de sang tâchait la mer. Un requin s'était trouvé là, juste à point, et Polycarpe était devenu orphelin.

Il racontait cela l'œil un peu triste, mais sans grande émotion ; c'était déjà loin ; cela remontait au temps qui précéda de peu son départ pour Belle Isle à ordre, et hélas ! les morts vont vite, surtout chez les simples et les hommes de la mer.

Ils se levèrent sans s'être concertés, comme poussés tous les deux par le sentiment que la conversation avait assez duré pour une première fois. Et cependant, au lieu de se diriger tout droit vers la petite porte de sortie près du Muséum, ils prirent à droite vers le rond-point au milieu duquel se dresse sur une petite colonne, le buste de M. Poivre.

De chaque côté de l'allée, les arbres d'essences diverses font un fouillis épais ; toutes les espèces de palmes s'accordent dans un même bouquet vert, et les fleurs — car il y a toujours des fleurs — mêlent leur odeur pénétrante au relent des fruits trop mûrs qui, détachés de leurs tiges, jonchent le sol en attendant la ronde des balayeurs.

Personne en dehors d'eux dans ce splendide jardin ; du moins, personne en vue. Il est dix heures du matin, l'ombre les protège contre le soleil qui filtre à peine à travers les feuillages, et leurs pieds nus marquent leurs pas sur le sable ratissé de l'allée.

Ils se regardent et se sourient. — « A c'thère, vi retourne voyazé ? » — Il ne sait pas. La Désirée est en rade, elle va

faire les quartiers : St-Paul, St-Pierre, Ste-Rose, et puis elle repartira sans doute encore pour Belle-Isle à ordre. Il hésite ; il voudrait dire, autre chose, il caresse sa petite moustache un peu raide, dont les poils sont assez clairsemés, et il ne trouve que ceci : — « Où ça q'vi reste » ?

Elle lui explique l'endroit dans les hauts de la rue du Ruisseau des noirs, et les voilà rendus à la porte. Elle s'arrête, donne à son corps une attitude alanguie, en portant tout son poids d'un seul côté et penche la tête sur l'épaule. Nonchalamment elle lui tend le bout des doigts : — « Alors à r'vouer ! » — « Sans adié » — et ils se quittent.

Elle se doute bien qu'il la regarde marcher et elle s'en trouve gênée. Sa démarche est à la fois guindée et balancée. Au moment de « casser » le coin, comme elle dit et de disparaître, elle aurait bien envie de se retourner pour voir s'il est encore là, s'il la suit des yeux et pour lui faire un petit « salam » ; mais elle n'ose pas. On lui a appris au couvent à se bien tenir, à rester une honnête fille, et puis... elle sent d'instinct qu'elle se l'attachera d'autant mieux, qu'elle paraîtra moins préoccupée de sa présence.

Il a cependant produit son petit effet sur le cœur de Philomène. Déjà ? Oui, déjà ! En faut-il donc davantage sous le ciel bleu qui l'inonde de rayons de feu, et sous la poussée de ses printemps qui lui font battre le cœur presque dans la gorge ? Avait-elle au moins sa robe d'indienne propre, son petit châle bleu bien tombé sur les épaules ? Ses deux petites tresses un peu crépues avaient-elles été bien tirées, et tenaient-elles bien en chignon sous l'effort des épingles d'acier ? Elle inspecte tout presque sans regarder, sans toucher, sans voir, et sa satisfaction doit être complète, car elle se sent soudain d'allure légère et dégagée, et la fin de sa route est joyeuse et presque sautillante. Un refrain lui revient à la mémoire, et elle se met à le fredonner ?

*« Manman toujours y babille  
A caus' Polyte y aime à moi.  
Si li trouw' à moi zentille,  
Ça n'a pas la faut' à moi !  
Li trouw' moi bord la rivière  
Li dire moi : « bonjour zami ! »  
Moi qui vé pas fait la fière  
A caus' bon Dié mi l'aime à li !  
A caus' bon Dié mi l'aime à li ! »*

Polycarpe comme elle le pensait, était resté au milieu de la rue, les bras ballants. et l'avait regardée partir, admirant sa silhouette fine, la cadence de son pas, et le balancement de sa démarche. Il s'attendait à ce qu'elle se retournât pour lui faire un geste d'adieu, et ce fut une déception, presque du dépit.

Quelle place, après tout, tenait donc dans sa vie cette petite Philomène ? Il l'avait vue, reconnue, il avait éprouvé quelque plaisir à remuer avec elle des souvenirs d'enfance et voilà tout ! Au fond, il se trouvait stupide de ne s'être pas montré plus audacieux. On verrait ! Et cependant quelque chose de doux, qu'il n'avait jamais ressenti jusque là, tombait comme une pluie tiède sur son cœur. Il devint triste, là, tout à coup, et comme s'il s'apercevait soudain d'un mal insoupçonné qui traînait depuis très longtemps, et dont la brusque découverte lui causait à la fois de la joie et de la douleur : — « Mi l'aime à li ! » — D'un bond il s'était élancé pour la rejoindre, pris du désir brutal de le lui dire et de savoir ce qu'elle répondrait ! . . .

Mais la rue était déjà déserte, et il s'en retourna vers la rade en rasant les murs pour se mettre à l'ombre.

Polycarpe venait de comprendre qu'il avait toujours aimé Philomène ! . . .



\*  
\* \*

Le soir ramena Philomène un peu plus tard que de coutume à la case maternelle, où, épuisée, vieillie avant l'âge par huit maternités dont Philomène était le seul témoignage encore vivant, sa mère arrivait elle-même, ayant terminé son travail très peu pénible et très peu rétribué. La fille était attendue pour la confection du maigre souper, dans l'unique pièce d'un cabanon situé au fond d'une cour ombragée de manguiers. Pourquoi en retard ? Philomène n'en savait rien elle-même, car elle ne s'en était pas rendu compte. Elle avait traîné un peu, rêvassé, regardé de droite et de gauche, trompée par le jour un peu plus long ; — on était en Janvier. — « Dégaze à vous, don ! lé tard ! » — lui dit sa mère, et aussitôt elle s'était mise à se « dégager ». Mais plus elle voulait aller vite, moins elle faisait de besogne utile. Impatientée, sa mère après lui avoir reproché sa lenteur s'en prit à son agitation stérile. — « Vi ravaze, ravaze ! Quoi ça q'vous nana ? — » Ce qu'elle avait, pourquoi elle « ravageait » ? Mon Dieu, autant le dire tout de suite, sa mère finirait bien par le savoir. — « Moi la caus' avec Polycarpe » — « Qui ça Polycarpe ? — car la mère ne se souvenait plus du tout de Polycarpe et de sa vie au Butor. Philomène dût lui raconter tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle venait d'apprendre. Elle y mit un peu trop de feu sans doute, car sa mère, subitement inquiète, aussi sévère pour sa fille qu'elle l'avait été peu pour elle même, s'écria : — « Eh ben ! à c'thère vi ça va rôde rôde autour d'p'tits noirs ? » — Ce fut une courte discussion. Philomène ne rôdait pas du tout, elle ne l'avait pas cherché, ce Polycarpe, après tout ! Il était venu à elle et lui avait parlé avec respect. Alors ? Était-elle habituée à faire « d'zimpolitesses » aux gens ?

Le lendemain, sans que la politesse l'exigeât absolument, Philomène mit plus de soin à sa toilette ; un peu d'huile de coco fut passée sur ses cheveux pour leur donner du brillant, et maintenir très nette la raie du milieu. Qui savait ? on pouvait rencontrer quelqu'un par hasard, et il ne fallait pas paraître une pauvre. Cependant la journée passa sans qu'elle eût aperçu Polycarpe.

Quand le soir vint, une silhouette qui se détachait très distincte là bas sur la place, dans l'axe de la rue de la Source, lui fit bondir le cœur et bourdonner les oreilles. C'était lui ; elle l'aurait reconnu entre mille. Le temps de se faire une attitude, de se composer un visage, ils étaient tous les deux face à face. Un petit bonsoir un peu tremblé, et elle fait mine de passer outre. Mais résolument Polycarpe marche à son côté. — « Prends garde mon manman y s'ra pas contente, oui » ! — Pas contente ? Mais il allait tout de suite voir sa maman ! — « Memb'zelle Philomène, a cout à moin ; vi conné pas ?... » Il s'embrouille, ne sait comment dire, et sa démarche en devient dégingandée, comiquement gauche. Une voiture qui passe, lui permet de reprendre contenance et ils se trouvent devant l'Eglise de l'Assomption. Alors, comme l'idée de Dieu et d'éternité se mêle toujours à nos pauvres sentiments humains, dans la joie comme dans la douleur, Polycarpe montre la flèche de l'église qu'un dernier rayon attardé éclaire encore. — « Pour toujours mi aime à vous, Memb'zelle Philomène. Vous lé mon femme ; bon Dié y guette à nous » ! —

Elle avait senti ses jambes fléchir sous elle. C'était donc cela le bonheur ? Une ivresse, quelque chose qui obscurcissait la vue, faisait tournoyer la rue, les arbres, les maisons, arrêter le sang dans les veines, desséchait la gorge et la serrait au point qu'on ne pouvait plus proférer un son ! Polycarpe dût la soutenir. Les coups de trompe précipités des « ancives » la course hâtive des pêcheurs qui passent en criant : « Hep !

poisson bien frais, hep ! poisson ! » le tambour du Lycée voisin, l'Angélus qui se met à sonner comme pour une fête, tout cela la rappelle à la vie, lui fouette le sang, la réveille. Elle entraîne Polycarpe presque en courant, jusqu'à sa case, jusqu'à sa mère.

Polycarpe et Philomène sont fiancés !

\*  
\* \*

Si elle avait voulu la maman ! Et pourquoi pas ? Polycarpe était un parti. La journée de la veille avait été bien employée par lui, il avait résolu d'accepter l'offre qui lui avait été faite d'entrer comme marin à l'établissement de marine de Ste-Rose, et par conséquent d'y débarquer après le déchargement de la Désirée, et, ce qui avait achevé de lui valoir les bonnes grâces de la maman, il lui avait fait comprendre qu'ayant une case sous les lataniers et les filaos, une case de deux pièces, il suffirait par son travail à faire vivre et la mère et la fille. Il les invitait même à s'y rendre tout de suite pour préparer la case pendant qu'il naviguerait jusque là, afin de gagner du temps et de pouvoir se marier plus vite.

Le soir des accordailles ne fut guère différent des autres, et la fête ne fut belle que dans les cœurs. Les sous tintaient dans la poche de toile de Polycarpe qui avait touché sa semaine. Le lendemain était Dimanche, et la Désirée ne partait pour les quartiers que pendant la nuit suivante.

La boutique de l'Annamite reçut une petite commande à laquelle elle ne s'attendait plus à cette heure : une boîte de sardines à l'huile, des dattes confites, une bouteille de gros vin du Roussillon ; et à la lumière d'une bougie, sous les manguiers touffus, le nouveau fils fut admis, à la table de famille. Cette locution était difficile à justifier, puisque l'on

s'était assis sur des pierres, que la marmite était posée par terre, et que l'on mangeait avec les doigts. Pour faire honneur à Polycarpe, au lieu de puiser à même la marmite, Philomène avait coupé des feuilles de bananier qui servirent d'assiettes et que l'on posa sur ses genoux.

Tout de suite, Polycarpe avait pris quelques privautés, il tenait Philomène par la taille, lui tirait un peu les cheveux pour la taquiner, mangeait de temps en temps dans la même feuille, et buvait à la même bouteille.

Il fallut se quitter à neuf heures ; c'était tard pour là bas ; mais l'on s'était promis de se retrouver à l'Assomption à la messe de quatre heures du matin, d'aller déjeuner dans le fond de la Rivière, au bord de l'eau, d'où l'on grimperait ensuite par les raidillons jusque sur le plateau de la Redoute où se couraient les courses de chevaux, et de faire enfin la conduite au jeune matelot jusqu'à l'embarcadère du Barachois où l'attendait le petit canot du navire.

\*  
\* \*

Dans la nuit noire, les groupes noirs s'engouffrent dans l'église mal éclairée. Bientôt la place manque, tant la foule est compacte. Tous les domestiques se sont donné là rendez-vous ; à peine quelques blancs en partance pour la chasse ou quelque voyage. Point de bruit de pas : tous les pieds ou presque tous les pieds sont nus. Pas de chuchotements : les noirs se recueillent. C'est leur messe, la « messe quatr' hères ». A peine de temps en temps le grincement d'un petit banc, ou d'une rangée de chaises sur le marbre des dalles ; et voici que dès l'apparition de l'officiant, hommes, femmes, enfants, tous sans chef d'orchestre, entonnent des cantiques à plusieurs tons. Très graves sont les voix d'un côté, un peu cri-

ardes de l'autre. L'ensemble est pourtant impeccable, et la cérémonie, coupée par une homélie très courte, à la portée du peuple simple et croyant assemblé et groupé dans une même foi, s'achève dans l'harmonie des chants, et les parfums de l'encens.

Polycarpe n'avait pas été long à voir venir Philomène et sa mère. Tous trois s'étaient faits beaux ; tous trois avaient des vêtements empesés. La mère avait au bras un petit panier de provisions. Ils s'étaient frayé leur passage dans la nef de l'église trop étroite, pour aller le plus près possible de l'autel, et Philomène et sa mère avaient chanté. Polycarpe ne savait plus de cantiques, mais il regardait sa bien-aimée, écoutait sa voix avec attendrissement, se demandant s'il était possible que ce fût lui, et que l'on pût à ce point être heureux.

Quand la foule muette se fut glissée hors de l'église, Polycarpe donna l'idée d'aller boire une tasse de café au Bazar, qui n'est autre chose que le marché. L'air était doux ; un petit vent frais descendait encore des montagnes, portant par bouffées quelques bonnes odeurs de jasmin. La nuit s'éclairait vaguement ; quelques volets s'ouvraient dans les enclos entourés de mur, et boulangers et laitiers apparaissaient, en même temps que s'allumaient les boutiques.

Au coin des rues de Paris et du Grand Chemin, Polycarpe se souvint que c'était là qu'il avait revu Philomène. — « Ici moin la guette à li ! — Ici moin l'attrappe à li » dit-il à la mère en riant. — « Li la vouli manze à moin ! » —

Mais le vacarme assourdissant des vendeurs, des noirs de toute race, ne permettait plus de s'entendre. Ils montèrent les marches et furent en plein dans la cohue. De pâles falots éclairaient encore les amoncellements de légumes et de fruits sur les carreaux, en même temps que les gesticulations des Indiens. De chaque côté du marché, des tables recouver-

tes d'une nappe grossière de vieille indienne passée, supportaient l'alignement des tasses, et l'énorme grègue où coule le café ! C'est vers l'une d'elles que le trio se dirige, et Polycarpe qui avait de l'usage puisqu'il avait vu la France, fait des politesses. La tasse de Philomène est sucrée par lui-même, avec usure ; il y verse le joli sucre en cristaux qu'il puise à même un petit sac de rabane dont on a coupé le lien de « vacoa ». Et Philomène avec des mines de petite chatte, boit lentement son sirop de café, et mange avec une cuiller — ce qui en augmente le prix — tout le sucre qui n'avait pas pu fondre. La vie avait vraiment des heures bien douces, aussi douces que ce bon sucre ! Mais ce n'était pas tout ! Polycarpe entend régaler et compléter les provisions de la journée. Miel des gâteaux indiens, manioc au sirop, letchis aux grappes rubicondes, viennent dans un désordre inouï combler les vides des estomacs, ceux du panier aux provisions, et prouver aux deux femmes le bon cœur et les moyens pécuniaires de Polycarpe.

Le mouvement de la rue s'accroît ; le jour paraît nettement. Bientôt sans un plus long crépuscule, le soleil va s'emparer du ciel.

— « Vi vien d'Bazar ? » C'était une amie qui les rencontrait sur le Rempart, et la mère, toute fière de pouvoir annoncer la grande joie de sa famille, sans répondre à la question posée, disait — « Moui ça va en bas la Rivière ensemb' mon dézenfants. » — Ses deux enfants ? Eh oui, elle allait bientôt marier sa fille à ce jeune et beau noir qu'on voyait là, un marin qui avait été en France à bord de la Désirée, et qui maintenant resterait à terre avec elles à Ste-Rose — « Li nana ine zolie position ! » — Et l'on passait, se remplissant les yeux du spectacle unique qui se déroule du haut de cette esplanade d'où le regard embrasse la gorge boisée de la Rivière, luisante des mille reflets de ses cocotiers, éblouissante des masses écarlates de ses « flamboyants » ; la traînée clai-

re, tantôt calme et tantôt bouillonnante de l'eau sur les galets polis, et de l'autre côté la montagne avec la plaine de la Redoute, ses filaos, son mausolée sur la pointe extrême, tout le quartier de la Petite Ile, sa jolie église blanche de la Délivrance, et enfin la mer !

— « Ma cère ! à cause q'vous y court comme ça ? Vous lé fou ! » — s'écrie Philomène en voyant Polycarpe faire des bonds prodigieux en descendant les lacets des rampes. —

« Comme ça même ! » — répond Polycarpe en continuant à bondir comme un chevreau. C'était « comme ça même », c'est-à-dire sans raison, du moins sans raison qui valût la peine d'être dite. On devinait bien d'ailleurs ce qui lui arrivait. C'était sa manière d'exprimer sa joie, son surplus de vie, son bonheur en un mot. Il fut vite en bas, et Philomène prit en courant les raidillons, pour le rejoindre, tandis que la mère déjà lasse, se fatiguait à retenir son pauvre corps dans la descente, mal habituée aux pavés de la rampe qui résistaient durement sous ses pieds nus.

On fut vite sur le chemin du bord de l'eau, que l'on remonta jusqu'au bout. Là il fallut descendre dans le lit même de la Rivière, et sauter de roche en roche en quête d'un coin ombragé qui ne fût pas trop éloigné à cause de la maman, mais assez frais et assez isolé pour qu'on fût à son aise, et qu'on eût l'impression d'être en villégiature.

Le soleil tombe dru, les mouches bourdonnent, les papillons multicolores ne voltigent déjà plus que dans les recoins d'ombre. Ils s'asseoient dans un endroit rétréci de la gorge, sous un bouquet de filaos, dans un petit îlot formé par deux bras du torrent qu'ils n'avaient pas eu de peine à franchir en se retroussant un peu. Le ciel est limpide au-dessus d'eux, trop inondé de lumière pour paraître bleu, mais sans un nuage. Toute une folle végétation accrochée aux rochers énormes qui surplombent, tombe jusque dans le torrent, et les son-

ges sauvages ouvrent leur vaste feuillage qui garde de grosses gouttes d'eau irisées, comme des prismes. Une légère secousse, et la perle géante roule et tombe sans mouiller la feuille. « Comme de l'eau sur une feuille de songe », dit-on, quand on veut exprimer l'absence de trace, le peu d'effet, tout ce qui passe sans laisser d'empreinte. Et pendant que la maman cuisine entre deux pierres, à l'aide de rameaux desséchés, pendant que la fumée bleue monte et se perd dans le soleil, les amoureux devisent. Ce qu'ils se disent, c'est ce que disent sous des formes différentes tous ceux qui s'aiment, soit qu'ils se promènent dans les prairies sur les bords de la rivière de Nantes, et que les foins coupés, les grisent de leur parfum, soit que dans le recoin d'une gorge profonde, dans une île perdue sous les tropiques, le bruit d'un torrent, le chant d'un oiseau, la chute d'une cascade, ajoutent à la fraîcheur et à la naïveté de leurs aveux, l'accompagnement grandiose ou gracieux des harmonies de la nature : « Mi aime à vous » — « Vous lé zolie comme un bec rose » ! « Mon quer y fonde comme la glace quantt mi guette à vous » — « Laisse in p'tit goutte dans l'fond d'vot verre, n'a point d'miel vert qu'lé plis doux ! »... et le temps passe, et le soleil monte, et le torrent en toute hâte s'en va se perdre dans l'Océan, emportant avec lui l'écho des rires frais, des baisers fous et des serments qui parlent d'éternité !

\*  
\* \*

Le plateau de la Redoute est loin, plus loin encore le poste d'observation désiré sur la route en lacets qui le domine en escaladant la montagne. Il faut quitter la gorge ombragée et la fraîcheur du courant d'air, et les jolis souvenirs qu'on laisse là sur les bords de l'eau, et qui font désormais partie de la vie.